

UNION AGRICOLE DU SUD-EST DE LA FRANCE.

Une tentative utile vient d'être faite à Lyon. Trois Comices agricoles de l'Isère ont pris l'initiative d'une proposition qui aurait pour résultat de créer une vaste association où les intérêts moraux et économiques de l'agriculture trouveraient des moyens puissants de propagation, des secours énergiques, et une influence en rapport avec leur importance réelle. Quelques hommes se sont mis au service de cette idée ; et il n'a pas tenu à leur dévouement et à leurs lumières qu'elle fût accueillie avec moins d'indifférence. Pour le moment, leur entreprise leur fait honneur ; le succès viendra plus tard : c'est beaucoup déjà d'avoir osé commencer.

Cependant, ils nous permettront, non à titre de critique, mais comme preuve de l'intérêt que nous prenons à leur réussite, de dire quelques mots de leur programme. Nous le trouvons un peu compliqué, un peu disproportionné à leurs forces, en un mot, un peu ambitieux. Il renferme trop de vœux, trop de projets, trop de propositions ; il manque de simplicité. C'est un bagage un peu lourd et qui retardera leur marche, nous en avons peur. Il vaudrait peut-être mieux pour eux avoir moins d'idées à la fois, en choisir une, et se consacrer à sa vulgarisation. Qu'ils se fassent les promoteurs d'une institution de crédit foncier, ou de caisses de retraite pour les cultivateurs, les défenseurs des intérêts sacrifiés d'une branche d'agriculture, comme la production vinicole par exemple, qu'ils prennent en main la cause de la liberté commerciale, etc., nous leur garantissons d'avance que, dans l'une ou l'autre de ces questions, ils fixeront plus aisément l'attention publique et rendront des services plus éminents à leur pays.

Au reste, nous les remercions sincèrement d'avoir pensé qu'il y avait des choses utiles à entreprendre, et en même temps des moyens suffisants pour les accomplir, sans attendre le commandement ou le concours du gouvernement. L'initiative individuelle nous fait souvent défaut en France, et la persévérance nous manque toujours. L'inquiétude du *qu'en dira-t-on* retient ou rabat notre vol, et le ridicule devient le grand niveleur qui comprime les courages et rapetisse les caractères. Combien nous différons, à cet égard, de la race anglaise ! Là, un homme entreprend une œuvre et y dévoue sa vie. Cette œuvre sera l'abolition de l'esclavage, l'émancipation de l'Irlande, la réforme postale ou la liberté commerciale, et vous aurez de puissantes individualités, comme Wilberforce, O'Connel, Cobden, etc. Ils commencent seuls ; personne ne les suivrait, que leur solitude ne les effrayerait pas. Ils savent que chaque homme traîne l'humanité après soi en proportion de son énergie. Rien ne les distrait, rien ne les décourage, pas même le sarcasme. En France, il n'en est point ainsi ; et, s'il n'est presque plus de mode de courtoiser le roi, on a grand soin de ne pas réveiller les susceptibilités de cette autre royauté faînéante et jalouse qui s'appelle le lieu commun. Nous avons élevé un autel aux choses convenues. Quelle est la cause de cette différence entre nos voisins et nous ? Ne pourrait-on pas l'attribuer en partie aux habitudes de décentralisation et de liberté réelle dont jouit l'Angleterre ? Là, le gouvernement n'a pas pris la place des citoyens, et ceux-ci ont mis en eux-mêmes la confiance que nous sommes accoutumés à placer dans l'autorité. Ils s'administrent, nous nous abandonnons.

J. B.

LÉON BOITEL, gérant.